

Le billet du Huron

Charasse et Frêche ou les drôles en politique...

« La trahison est, de nos jours
assez facile, car il n'y a plus de
mémoire ».

Michel CHARASSE

C'est le binôme gagnant de l'année et on les aime bien, Charasse et Frêche. On les aime bien parce qu'ils trompent l'ennui de la vie politique, son côté bigot et faux dévot. Eux, au moins, y vont directement, sans détour, parlent vrai, avec cynisme, humour et drôlerie, celle que l'on ne voit jamais sur la mine crucifiée de la Martine. Ils parlent vrai, même si c'est sur une route jonchée de cadavres, celui des bien pensants et de ces valeurs de gauche qui ont porté leur ascension, mais dont-ils ont compris l'urgence de s'évader.

Leur premier souci, alors qu'ils n'étaient rien et voulaient devenir quelque chose, a été de se forger un look, celui qui va de pair avec le discours et inspire les caricaturistes pour mettre les rieurs de leur côté. Alors, Frêche s'est campé un personnage de mandarin podagre, appuyé sur deux piliers, une canne à pommeau et l'épaule bienveillante d'un coolie. Haut sur pied, veste ouverte sur une panse rebondie, Frêche avance sur ses terres, l'œil vif, morgue et bon mot à fleur de peau pour ceux dont il a fait la carrière et qui l'auraient oublié. Il sait donner, mais casse les reins des ingrats.

Ce stentor au verbe haut et à l'éloquence-guillotine, servie par une belle culture, pourrait n'être qu'un *potentat*, dénoncé par André Chassaigne, survivant de ce communisme des campagnes, si vigoureux après la guerre. Mais Frêche est charmeur, par un discours dont l'inspiration vient d'une étonnante alchimie, mêlant *HEC* et le Droit romain. On se souvient de Carcopino, d'Edgar Faure, agrégé d'Histoire du droit, à plus de 50 ans, après une thèse sur le pétrole... Mais le commerce et le Droit romain ? C'est rare, c'est même unique, alors que le brevet des *HEC* et les sciences économiques, à la manière de *DSK*, c'est banal.

Coup de fusil qui fait trembler la grille du Coq

Michel Charasse aurait-il succombé à la banalité ? Que nenni ! L'homme soigne, lui aussi, son look qui n'est pas celui du stentor, mais du tabellion balzacien, complet-veston, sans chaîne d'or, mais avec un bémol : pour faire peuple, il a remplacé le veston par les bretelles à fleurs. Une fois à gauche, une fois à droite, avec le havane de rigueur et les chasses de Chambord, sous l'égide du Grand veneur, le vicomte de Grossouvre. Là encore, Charasse est plus sûr et plus habile. Il siègera bien sous Mitterrand, dans les combles de l'Élysée, mais en sortira avec les honneurs, et non sur un coup de feu dans la nuit, une nuit froide qui réveille les colverts du parc et secoue la grille du Coq. En cette soirée de désespoir, Grossouvre est seul dans son bureau. Défilent en boucle les souvenirs d'une longue épopée en forme de marche triomphale, aux côtés du député de la Nièvre, de l'ascension et de la chute. Le vassal a perdu la confiance du maître. Il saisit l'arme de chasse, c'est bien le moins pour le Grand veneur, charge et tire. On n'est pas loin d'un 2 Décembre à rebours, car les conjurés du Prince-président avaient, eux aussi, la

détermination que procure le vertige du vide, le quitte -ou- double du Capitole ou de la Roche tarpéienne. Si, au petit matin du 2, l'échec était au rendez-vous, comme déjà par deux fois, si les 30 000 hommes du général Magnan, Grand maître de la Loge, s'étaient avérés incapables de tenir Paris, alors le coup de fusil, comme dans cette nuit, fatale à Grossouvre, allait retentir, mais tiré par un peloton d'exécution.

Charasse n'est pas familier du vide. Il aime le trop plein, à l'image du personnage et, comme tout bon joueur d'échecs, ne s'enferme pas dans l'instant, mais prépare le coup d'après. Et dans cet itinéraire bien programmé, il y a toujours des lendemains pour rebondir. Dans ses complets-vestons, avec ces lunettes qui glissent sur le bout du nez, l'homme est de toutes les époques en attendant d'être de tous les régimes. On le verrait volontiers sur ces photos jaunies des gouvernements de la III^{ème}, derrière Sarraut ou Daladier, en attendant Paul Reynaud.

Desperado à Chamalières

Pas de problème ! Charasse est d'abord un Républicain indéfectible. Mais que l'on ne s'y trompe pas. Ce radicalisme tranquille cache une conviction froide, une seule : il n'entre pas dans les lieux de culte, parce que, chez cet homme, il y a des principes. Il restera donc devant le parvis de Jarnac où Mitterrand reçoit les derniers secours de l'Église, celle-là même qui accueillait sa mère, tous les matins, pour la communion, alors que la cuisine de l'Élysée devait être celle de sa grand-mère. Charasse reste donc stoïque, dans les frimas d'hiver... avec le chien *Baltique*. C'est le carré des fidèles, celui des veuves puisque, chacun le sait, on ne connaît le nombre de femmes qu'au jour des obsèques.

Charasse a des convictions et surtout un périscope toujours en alerte pour conduire sa carrière. Il l'inaugure comme modeste attaché d'administration, faute d'avoir brillé à l'oral de l'ENA où sa proximité des *Mémoires d'outre-tombe* n'a pas impressionné le jury. Admissible, il a l'équivalent du concours d'attaché. Il en restera là, mais démontrera qu'il peut beaucoup mieux faire, sans les concours de la République, mais avec le double fil d'Ariane de la *SFIO* et de la Libre pensée.

Muni de sa carte, peut-être signée de Guy Mollet que Charasse ne piétine pas, contrairement aux cheveu-légers d'Épinay, il devient secrétaire du groupe de la *FGDS*, opposition de gauche de l'époque, après l'échec de Mitterrand à la présidentielle de 1965. Il entre dans l'ombre du postulant et n'en sortira qu'en pleine lumière, en 1981. Fin lettré, il siège, non pas dans le bureau qui jouxte celui du président et permet de contrôler les visiteurs, confisqué par Attali, mais dans les combles de l'Élysée. Qu'à cela ne tienne : il est le constitutionnaliste de service, manière d'esquisser une grande carrière qui le conduira au saint des saints de la science constitutionnelle. Il ne s'est jamais frotté au concours d'agrégation. Mais peu lui chaut ; les concours ne sont pas son affaire. Il a choisi la coulisse et joue aux hommes d'influence, y réussit plutôt bien quand il trouve une voie de sortie à la crise de l'école, en 1984. C'est lui qui souffle au prince l'idée du référendum. Mauroy est congédié ; surgit Fabius et son parapluie.

Mais chez Charasse, il n'y a pas que le raffinement du droit constitutionnel. Il peut y avoir le couperet du congrès de Valence et s'en souvient ce directeur convoqué au château, toutes affaires cessantes, et sommé d'éloigner du Puy-de-

Dôme un couple de fonctionnaires, militants de l'autre bord. C'est l'ambivalence du personnage. Il y a le bon Monsieur Charasse, tout de rondeur radicale, pétri de formules, lâchées avec parcimonie, mais pertinentes. Et puis, il y a le Charasse du gros bâton, le *big stick*, et malheur à qui encourt sa vindicte.

À l'Élysée, on a le premier, tout d'ouverture et de fidélité au maître, en attendant le Sénat, par la grâce de la mort de Roger Quilliot, autre champion des Lumières. Ce sont-elles qui, sans doute, éclairaient le ministre du Budget de Pierre Bérégovoy, malheureux Bérégovoy, lui aussi, mort, après une sourde détonation sur les berges désolées d'un canal. Qui peut le pressentir, c'est vrai, quand Charasse prépare, pour 1993, année de la défaite annoncée, un budget surréaliste que son successeur devra entièrement refondre ? Ce successeur n'est autre que Nicolas Sarkozy qui a décroché son premier portefeuille dans le gouvernement Balladur. Au demeurant, le second ne tient pas rigueur au premier de ses approximations puisque, 14 ans après, sur les marches d'une micro-mairie devenue capitale, le Puy-Guillaume, tout est oublié quand les deux hommes se livrent à une spectaculaire accolade. Charasse sera exclu du PS, un an après, pour préparer sa nomination au Conseil constitutionnel, deux ans après, par le président de la République, à défaut des présidents des deux Chambres, sollicités mais réticents.

Étonnant parcours, sans doute, qui provoquera chez son titulaire un pincement au cœur quand il entrera dans la salle de délibération du Conseil pour attendre, car ils arrivent toujours avec cinq minutes de retard, les deux anciens présidents de la République, Chirac et Giscard, ce dernier, autrefois adversaire patenté de Charasse, coupable de lèse-majesté, aux législatives, dans la circonscription de Chamalières où avait été installée une imprimerie de la Banque de France, par la grâce du ministre des Finances de l'époque, tuteur d'un agent nommé Charasse.

Trêve de détails. Voilà Charasse dans la cour des grands, assis, il est vrai, aux côtés d'un énarque entré dernier. La République, longtemps hésitante devant le contrôle de constitutionnalité, n'a pas les prévenances de la Maison Blanche qui ne nomme à la Cour suprême que de très haut gradués en Droit. La République est, ici, bon enfant. Qui s'en plaindrait ? Michel Charasse est nommé pour neuf ans, soit deux élections présidentielles et, à n'en pas douter, sa fidélité qui ne concerne que sa conscience puisque les membres éminents du Conseil ne peuvent prendre de position politique ni publier d'opinions dissidentes, pourrait évoluer en 2012 et 2017.

Un fin Romaniste...

Frêche amuse la galerie, alors que Charasse a renoncé aux bretelles pour se composer un nouveau personnage, tout d'autosatisfaction contenue. Tous deux ont enterré le vieux parti de Mitterrand. Mais Frêche, au jugement dernier, mérite un point de plus, parce qu'il est plus redoutable, plus cultivé et plus libre. Il ne demande rien, règne sur la ville de Montpellier et sa région. Aux Montpelliérains, il a passé le message : leur ville doit être une grande métropole et, au service de cette ambition, il a déployé une vraie mégalomanie qui a mis ses électeurs en transes. Aux élus de la région, il a offert un clientélisme sans fard, venu tout droit de la Rome antique, et ce procès en règle, toujours bienvenu aux confins du territoire, celui de Paris et du désert français. Il n'a pu, toujours la grande ombre de Rome, rebaptiser sa région *Septimanie*, mais les électeurs sont contents. Ils l'ont clamé les 14 et 21 mars, avec

la complicité du PS qui va vite proposer aux rebelles leur réintégration.

Les contre-performances de Frêche (record de chômage en Languedoc-Roussillon, revenu inférieur d'un tiers à celui de l'Île de France, panne d'investissement dans une région qui bat les records de croissance démographique) n'ont pas suscité le moindre débat ni freiné le plébiscite du président sortant.

À ces deux figures de proue d'une gauche en quête de repères et réduite, pour l'heure, à un collège de grands féodaux, il faut réserver le Panthéon, mais, au jour de la translation des cendres, le plus éloigné possible, le cénotaphe ne progressera pas sur un parcours semé de dais fleuris, au son de chants élégiaques, comme Jean-Jacques, transféré d'Ermenonville à Paris devant une foule enfiévrée. Ce sera une liturgie sobre, dite par un nouveau Talleyrand dont les chroniqueurs diront qu'à ses acolytes, il avait soufflé : « Ne me faites pas rire... ».